

EXAMEN

DES NOUVELLES FABLES DE BABRIUS

Découvertes en Grèce par M. MINOÏDE MINAS,

ET PUBLIÉES,

Sous les auspices de M. VILLEMAM, ministre de l'instruction publique,

Par M. BOISSONADE,

Professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris
et au Collège de France (1).

I.

C'est une destinée vraiment étrange que celle de la collection connue sous le nom de *Fables d'Esopé*; on ignore à quelle époque précise commencèrent à circuler ces petits apologues, et dans quel siècle ils reçurent pour la première fois une forme poétique. De tous les auteurs grecs qui, dans l'antiquité classique, rédigèrent avec quelque talent, soit en vers, soit en prose, les fables atri-

-
- (1) 1. Βαβρίου μυθίαμβοι. BABRII *fabulæ iambicæ* CXXIII, *jussu summi educationis publicæ administratoris ABELI VILLEMAM viri excell nunc primum editæ*. JOH. FR. BOISSONADE *litt. gr. pr. recensuit, latine convertit, annotavit.* — Paris, 1844, chez Firmin Didot frères. 1 vol. grand in 8°.
 2. BABRII *fabulæ iambicæ* CXVI JOH. FR. BOISSONADE *recensuit* Secunda editio novis curis exposita. — Paris, 1844. In-12 chez le même libraire.
 3. FRID. DUBNER : *Animadversiones criticæ de BABRII μυθίαμβοις* (Lettre à M. Frid. Jacobs.) — Paris, 1844. In-8°, chez F. Klincksiech.
 4. FABLES DE BABRIUS, traduites pour la première fois en français par A.-L. BOYER, professeur au collège royal Saint-Louis — Paris, 1844. In-8°, chez Firmin-Didot frères.

Bibliothèque Maison de l'Orient



148558

buées par la tradition au vieil Esope, pas un n'est parvenu jusqu'à nous. Les paraphrases ou les abrégés écrits durant le moyen âge ont seuls survécu. Toutefois, au milieu de cet informe recueil qui de cent quarante-quatre pièces s'était élevé, par des découvertes successives, à près de cinq cents pièces, on distinguait çà et là une rédaction plus élégante, et même des traces d'une ancienne et savante versification. Je ne parle pas des fables réduites en quatrains par le moine Ignatius Magister au neuvième siècle, et qui paraissent avoir joui longtemps d'une véritable popularité (1). Mais certains manuscrits, surtout celui de la bibliothèque Bodléienne que Tyrhwiit a signalé, n'offraient souvent qu'une copie altérée, sous forme prosaïque, des iambes de Babrius ou Babrias, poète déjà connu par les citations des grammairiens, comme un des plus habiles rédacteurs de fables ésopiques. Avec ces secours, une critique hardie, mais peut-être légitime, nous avait restitué vingt fables complètes, en vers sczazons, d'une assez bonne facture, sauf les erreurs inséparables de pareils travaux (2).

C'est là qu'en étaient nos études et nos connaissances sur les fabulistes grecs, quand le monde savant apprit, en 1843, qu'un manuscrit inédit de Babrius venait d'être découvert par M. Minnoïde Minas, dans le couvent de Sainte-Laure, au mont Athos. La nouvelle fut bientôt confirmée par l'envoi d'une copie de ce manuscrit, dont M. Boissonade a publié quelques mois après une double édition.

On comprend combien de questions curieuses et neuves soulève cette belle publication. Nous ne pouvons les examiner toutes. Mais avant même d'aborder les principales, remercions, au nom de tous les hommes de goût et de tous les philologues, le ministre qui eut, en 1841, l'heureuse pensée de confier à un Grec, homme savant et laborieux, une mission de recherches dans les vieilles bibliothèques de la Grèce. Après des voyageurs, tels que Villoison et M. Zachariæ, si l'on pouvait espérer encore quelque découverte nouvelle dans ces dépôts tant de fois dévastés, c'était sans doute à une condition que M. Minas pouvait seul remplir : il

(1) V. les éditions des *Fables ésopiques*, par de Furia, Leipz. 1810 ; par Ad. Coray, Paris, 1811 ; par G. Schneider, Breslaw, 1812 ; recueils auxquels il faut maintenant ajouter la *Notice d'un manuscrit grec contenant une rédaction inédite des fables d'Esope*, publiée par M. E. Miller dans le tome XIV des *Notices des MSS. de la Bibliothèque royale*, en 1841.

(2) Voyez : *Babrii fabulæ et fabularum fragmenta. Accedunt metricæ fabularum æsopiarum reliquiæ. Collegit et illustravit Jo. Henr. Knoch*. Hales, 1835, in-8°. Les vingt fables et les cinquante-neuf fragments forment un total d'environ quatre cents vers. La nouvelle collection dont on va parler forme environ quatorze cent soixante vers.

fallait, par des insinuations habiles, et toujours honnêtes, arracher à des dépositaires ignorants autant que jaloux le dernier secret de leurs richesses.

Comme nos lecteurs l'ont déjà vu par le rapport inséré dans ces colonnes mêmes, l'entreprise de M. Minas a pleinement réussi. Il est revenu en France rapportant avec lui, soit les originaux, soit les copies de plusieurs ouvrages, ou fragments d'ouvrages inédits, dont quelques-uns appartiennent à une antiquité fort reculée. De ces divers textes, confiés par la sagesse de M. Villemain aux savants que leurs études appelaient surtout à en préparer la publication, deux nous sont déjà livrés, la *Dialectique* de Galien, par M. Minas (1); les *Fables* de Babrius, par M. Boissonade.

Personne, il faut l'avouer, n'était plus digne en France de publier les textes inédits de Babrius. Depuis longtemps, M. Boissonade s'est partagé entre deux époques extrêmes de la littérature grecque. Dans ses leçons publiques, il interprète avec une prédilection bien légitime les chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Sauf de rares exceptions, c'est sur ces purs modèles du génie et du bon goût qu'il aime à exercer sa critique si ingénieuse et son inépuisable érudition. Comme éditeur, il choisit de préférence pour objet de ses travaux quelque auteur oublié, et plus ou moins digne de l'être. Il exhume les grammairiens et les rhéteurs du moyen âge, corrigeant, annotant même avec une complaisance, qu'il a souvent avouée en termes aimables (2), de pauvres auteurs pour lesquels Fabricius n'a pas toujours une mention dans sa Bibliothèque. C'est presque sans intention bien arrêtée, presque par hasard, que M. Boissonade nous a donné cet excellent petit recueil des poètes classiques de l'ancienne Grèce. Il est depuis revenu à ses écrivains favoris, qu'il nous a fait aimer par la variété d'un commentaire souvent capricieux, mais toujours instructif. Peu de philologues ont ainsi comparé par de fréquentes études les époques les plus diverses d'une même littérature, peu

(1) Γαλιηνῦ Εἰσαγωγῆ διαλεκτικῆ εὐρεθεῖσα κατὰ τὴν — — ἀποστολὴν τοῦ Μ. Μηνᾶ, ὑφ' αὐτοῦ καὶ νῦν πρῶτον διορθωθεῖσα καὶ δημοσιευθεῖσα μετὰ προθεωρίας καὶ παρεκβολῶν. — 1 vol. in-8°, chez Firmin-Didot frères.

(2) *Philostrati epistolæ, quas ad codices recensuit et notis Olearii suisque instruxit* Jo. Fr. Boissonade. Paris, 1842, in-8°, p. xix : « Hic meus est mos, verbis auctoris ad digressiones uti et abuti quoque. Vitium quidem est, fatebor enim; sed ferendum quadamtenus in auctoribus plerumque malis, etiam pessimis, quos edendos mihi sumsi. Atque in ea sum opinione sic me posse bibliopolarum rebus consulere. Nani qui auctorem spernit ipsum nec in manus sumere dignabitur, ægre tamen ejus editione carebit homo criticus et philologus, in cujus commentario ad aliorum illustrationem et emendationem frequenter excurritur. » (Voir aussi la préface des Opuscules de Psellus, publiés en 1838, par M. Boissonade.)

de critiques pouvaient apporter à la recension des textes conquis par M. Minas un sens plus délicat et mieux exercé. Aussi l'édition de Babrius, que nous allons enfin examiner, sera-t-elle accueillie avec bonheur par tous les amateurs de la littérature ancienne.

Une première question se présente dans cet examen, celle d'authenticité : elle est heureusement facile à résoudre ici. Sur les cent vingt-trois fables contenues dans le manuscrit de Sainte-Laure, douze se retrouvent, avec des variantes, dans le recueil dû aux travaux successifs de Tyrhwitt, Schneider et Knoch (1) ; plusieurs vers des cent onze autres sont cités par Suidas ou d'autres grammairiens. Enfin, certaines fables en prose, déjà connues, viennent s'adapter si naturellement sur les iambes de Babrius, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans ces derniers l'original sur lequel elles ont été rédigées. A cet égard donc, il ne peut rester le moindre soupçon d'erreur ni de surprise. Le manuscrit du mont Athos, incomplet par malheur, nous offre réellement une moitié environ (les fables y sont rangées par ordre alphabétique et s'arrêtent à l'omicron) de l'ancien Babrius ; il nous fait remonter de plusieurs siècles vers une forme de l'apologue ésoptique qu'ont bien défigurée, au moyen âge, les Tzetzés, les Ignatius et les Planude. Mais à quel siècle, enfin, nous fait-il remonter ? L'article *Babrius*, dans Suidas, ne nous apprend rien sur l'âge de ce fabuliste. Avianus, qui le cite dans la préface de ses fables latines, est lui-même d'une époque encore incertaine. Le témoignage très-précis de l'empereur Julien porte du moins avec lui une date qui ne permet pas de placer Babrius au-dessous du troisième siècle de l'ère chrétienne, bien qu'Ausone, au quatrième, ne paraisse pas le connaître, ou du moins ne le nomme pas dans un passage où il semble que ce nom fut le premier qui dut se présenter à lui (2). Sur ce point, les textes que publie M. Boissonade n'apportent pas d'argument décisif. Deux préfaces, l'une mutilée, au début du premier livre ; l'autre complète, au début du deuxième, toutes deux adressées à un certain Branchus, fils du roi Alexandre ; une allocution au même Branchus dans la fable 74 ; un renseignement sur les mœurs des Arabes

(1) Ces douze fables sont les numéros 1-7, 9-12, 20 du Recueil de Knoch qui répondent aux fables 12, 68, 28, 27, 33, 117, 58, 84, 100, 101, 96 du Recueil découvert par M. Minas.

(2) Voir ces témoignages classiques dans Fabricius, *Bibl. græca*, t. I, p. 628 et suiv., édit. Harles., et dans la dissertation de Knoch citée plus haut. Parmi les travaux anciens sur ce sujet, l'un des plus utiles à consulter est la dissertation de H. Canugietier de *ætate et stylo Flavii Aviani*, à la suite de l'édition des Fables d'Avianus par le même, Amsterdam, 1731, in 8°.

dans la fable 57, renseignement qui semble prouver que l'auteur visita l'Arabie, ou même y vécut; tels sont à peu près les seuls indices chronologiques qui viennent s'ajouter aujourd'hui aux précédentes conjectures des érudits. On peut croire avec M. Boissonade que Babrius est un contemporain de cette dynastie des empereurs Syriens, dont l'un du moins, Alexandre Sévère, n'était pas indigne de protéger les lettres grecques. Ainsi, ce poète serait postérieur à Phédre qu'il surpasse ordinairement par la précision élégante de son style, toujours par la régularité de sa versification. D'ailleurs ce serait un Romain de naissance dont le nom complet *Valerius Babrius* aura été successivement altéré, et confondu peut-être avec celui d'un méchant écrivain du moyen âge, de *Gabrias*.

A tant de vraisemblances on voudrait joindre une preuve assurée. M. Dübner, dans sa lettre à Fréd. Jacobs, qui vient de paraître quelques semaines après le travail de M. Boissonade, n'ose pas non plus se prononcer rigoureusement sur ce point. Voici seulement ce qu'il conclut d'un examen attentif de la métrique particulière aux fables de Babrius :

1° Babrius avait profondément étudié l'art de mettre en vers les apologues ésopiques, il traitait deux et trois fois le même sujet jusqu'à ce qu'il eût atteint la plus heureuse mesure d'élégance et de brièveté.

2° Le manuscrit de Sainte-Laure représente une des dernières rédactions de Babrius, la dernière peut-être.

3° Cette rédaction a malheureusement traversé les mains d'un ou de plusieurs interpolateurs, et souffert par là des altérations nombreuses, soit dans le style, soit dans la métrique.

4° Le véritable choliambe, ou iambe scazon de Babrius, suit moins la règle des poètes grecs que celle des poètes latins; par exemple, de Martial. Quelquefois il est plus libre que celui de Catulle, et semble, par conséquent, accuser une époque plus récente que ce dernier écrivain.

5° On peut considérer comme fort suspect tout ce qui, dans les choliambes de Babrius, blesse les règles des grammairiens (p. 29 et suivantes).

Ces conclusions, en partie préparées par le travail de restitution et de critique auquel M. Boissonade a soumis le texte de Sainte-Laure (1), en partie dues à d'heureuses observations de M. Dübner, impliquent, sans le résoudre, un problème très-délicat que nous essayerons de faire comprendre. Qu'on nous permette pour cela de rappeler quelques principes.

(1) Voyez, par exemple, la Lettre de M. Dübner, p. 9, et comparez les passages cités par M. Boissonade, dans son index alphabétique, sous le nom *Babrius*, pour constater le fait d'une double recension du texte de ces fables dans l'antiquité.

Pour instituer solidement la recension d'un auteur ancien, d'après les manuscrits, qui sont presque toujours plus ou moins altérés, il faut d'abord connaître l'époque où il a vécu, afin de se conformer dans le choix des variantes et des restitutions conjecturales aux habitudes du style, aux formes grammaticales en usage dans le siècle auquel l'ouvrage appartient.

A défaut d'un document chronologique assez positif sur l'âge de l'auteur, on peut, comme l'a fait récemment M. Struve (1), pour le roman de Longus, comparer les divers manuscrits, les ranger en famille, distinguer celui qui offre le plus d'unité, de correction dans la langue et en faire la base d'une recension à laquelle les autres manuscrits ou les conjectures ne contribueront plus que dans les cas désespérés. Alors, en général, les interpolations deviennent faciles à découvrir; alors on a droit de les exclure avec sévérité. On peut encore, en s'aidant, s'il y a lieu, du témoignage explicite des grammairiens, passer avec confiance un niveau inflexible sur certaines irrégularités de langage, qui ne sont pas du siècle de l'auteur, mais bien du siècle de ses copistes.

Mais quand on ne sait d'un poëte ni son âge ni sa patrie, quand on n'en possède qu'un seul manuscrit, et encore un manuscrit incomplet, où trouver une base solide pour la recension des poèmes qui portent son nom? Le Babrius, si heureusement rendu au jour par la découverte de M. Minoïde Minas, est dans ce dernier cas, à ce qu'il nous semble. Quelques lignes relatives à sa personne sont aujourd'hui imprimées pour la première fois et nous laissent incertains sur le siècle où il a écrit. Si M. Boissonade voulait refaire, en 1844, l'élégante et discrète notice qu'il consacrait à Babrius, en 1813, dans le *Journal de l'Empire* (2), il affirmerait peut-être encore moins qu'il n'osait alors sur l'âge de ce personnage mystérieux.

Que fait pourtant M. Dübner, qui vient de soumettre le fabuliste à un nouvel examen? Signalant avec une finesse de savoir et de goût, que nous aimons à reconnaître, toutes les fautes de grammaire ou de métrique, toutes les imperfections de style que peuvent offrir ces fables nouvelles, il distingue deux ou même trois parts dans le recueil: l'une, celle de Babrius, c'est la meilleure, comprendra tous les vers irréprochables; l'autre, les vers médiocres ou qui seulement font double emploi; la troisième enfin, la mauvaise prose cousue au bout de plusieurs fables et que

(1) *Journal philologique de Darmstadt*, 1834, n^{os} 68 et suivants. Cf. LONGI *Pastoralia græce et latine*, edidit Ern. Ed. Seiler. Leipz. 1843, in-8^o.

(2) Cette notice a été réimprimée dans quelques éditions du *Lycée de la Harpe*.

M. Minas a fidèlement transcrite comme tout le reste. Il se forme ainsi l'idée d'une perfection d'esprit et de talent dont il gratifie Babrius; puis, comme cette perfection se rattache à certaines conditions préalablement déterminées dans l'histoire de la métrique grecque et latine (1), il est par là conduit à placer Babrius après Catulle, et tout près de Martial.

Pour notre part de tels résultats nous séduisent, et nous souhaitons fort qu'ils puissent être démontrés. Mais le moyen de les démontrer dans l'état actuel de nos connaissances? Tous les lecteurs de Babrius (et il en a beaucoup déjà depuis un mois à peine qu'on l'a livré au public), tous les lecteurs accordent que les *morales* en prose sont indignes de l'auteur des *choliambes*, et M. Boissonade n'a pas hésité à les retrancher dans l'édition destinée à nos collégés. Il avoue même que plusieurs des *morales* en vers lui inspirent de sérieux doutes. Là-dessus encore M. Dübner nous trouvera aussi sévères que lui et nous supprimerons volontiers, sur son avis, quelques iambes d'une facture évidemment trop grossière pour appartenir à l'antiquité classique. Mais s'il s'agit de choisir entre un vers de Babrius conservé dans Suidas et le vers correspondant du manuscrit de Sainte-Laure; s'il faut remplacer l'autorité de ce manuscrit par celle des paraphrases, ou de la copie en prose conservée dans le manuscrit Bodléien, dont nous parlions plus haut; alors la discussion s'engage sur un autre terrain et nous ne reconnaissons plus au critique tous les droits dont il a si bien usé dans la recension des *Œuvres diverses* de Plutarque ou des *Dissertations* de Maxime de Tyr (2); et pour montrer par un seul exemple les dangers de cette périlleuse méthode, nous demandons qu'on veuille résoudre le problème suivant. Puisque le manuscrit de Sainte-Laure contient la meilleure rédaction, qui est aussi la plus brève, des apologues iambiques de Babrius, comment se fait-il que la douzième fable de ce manuscrit (*Le Rossignol et l'Hirondelle*, la plus anciennement connue et publiée du Recueil de Babrius) ait précisément vingt-sept vers au lieu de treize, c'est-à-dire quatorze vers de plus que dans le texte reproduit depuis Nevelet jusqu'à M. Knoch? Suffit-il du mélange de deux recensions pour expliquer cette singulière différence?

Que dire maintenant, si, pour expliquer de telles divergences, au lieu d'un seul Babrius corrigeant et remaniant sans cesse une œuvre de prédilection, on voulait admettre le travail successif de plusieurs poètes? Je sais bien qu'il y a deux éditions des *Acadé-*

(1) Voyez G. Hermann, *Elementa doct. metr.* II, 15, et *Epitome doct. metr.*, § 164, ed. sec. Lips. 1844.

(2) *Bibliothèque des auteurs grecs*, publiée par M. Firmin-Didot.

miques de Cicéron, l'auteur lui-même me l'apprend; deux éditions des *Nuées* d'Aristophane, là-dessus encore j'ai le témoignage du poète; deux éditions des *Argonautiques* d'Apollonius, j'ai sur ce point le témoignage explicite et les citations de son scholiaste. Mais puisque Babrius a partagé le sort de tous les fabulistes de l'antiquité, puisqu'on ne sait pas mieux son histoire que celle d'Esopé, que celle de Phèdre ou d'Avianus, rien ne m'empêche de supposer que le mérite même de son ouvrage en aura fait un livre *classique* au sens moderne de ce mot, et que d'habiles maîtres l'auront plusieurs fois retouché, sans effacer le nom du premier poète. Bien des chefs-d'œuvre ont subi, dès une haute antiquité, dans les écoles où on les étudiait, de ces altérations d'ordinaire fatales à la renommée des auteurs. A ce point de vue, je m'expliquerais facilement dans nos fables le mérite inégal des diverses rédactions. Pourquoi, en effet, le premier Babrius, le vrai Babrius, n'aurait-il jamais rien laissé à faire à ses successeurs : on peut être heureux après La Fontaine, sur les sujets où ce dernier reste au-dessous de lui-même. D'un autre côté, personne ne s'étonnera qu'avec la décadence du goût et l'affaiblissement des études, les plus belles fables de Babrius aient déplu, ne fût-ce que par leur longueur, et que, soit complaisance pour la paresse des écoliers, soit vanité de versificateur, quelque maître ait cherché à les abrégé au risque de les rendre méconnaissables. Ainsi les vingt-cinq vers originaux de la fable du *Rosignol et l'Hirondelle* seront devenus les treize vers jusqu'ici attribués à Babrius, en attendant que le moine Ignatius Magister les réduisit au cadre de ses misérables quatrains (1).

Nous louons donc, en définitive, la prudence de M. Boissonade, lorsque, dans une édition *princeps* et nécessairement précipitée par l'impatience même qu'avait fait naître une aussi belle découverte, il n'a pas voulu résoudre ces difficultés d'histoire et de critique, ni proscrire ou corriger trop vite des vers, des tirades entières. Depuis quatre siècles bientôt, on travaille sur le texte des grands écrivains de l'antiquité, et bien peu de ces textes satisfont aujourd'hui les connaisseurs. N'espérons pas que Babrius ait eu le privilège de paraître, dès la première fois, sans tache et sans erreur aux yeux de tous ceux qui sauront le lire et l'apprécier. Ce sera beaucoup déjà qu'il ait eu pour premier éditeur un philologue aussi éminent que M. Boissonade, et provoqué, dès son apparition, des critiques aussi bien autorisées que celle de M. Dübner.

(1) Voyez, sur Ignatius, que La Fontaine laissait à juger aux experts, le jugement sévère et spirituel de Coray, p. 26 de sa Préface.

II.

Ainsi que nous l'avons laissé voir plus haut, on ne doit pas s'attendre à trouver dans les cent onze fables qui nous sont rendues de Babrius, déduction faite de celles dont le texte iam-bique était déjà connu, autant de sujets complètement nouveaux. Loin de là, neuf sujets seulement (1) (sans compter les deux prologues) ne nous étaient connus par aucune rédaction, publiée jusqu'ici, soit en vers, soit en prose; dix-huit se retrouvent dans Avianus, dix-neuf dans Phèdre, deux dans Avianus et dans Phèdre, deux dans l'*Appendice* des fables de ce dernier auteur (2); toutes les autres se lisent, jusqu'à deux ou trois fois, sous diverses formes, dans les recueils en prose grecque. Quelques-unes même sont déjà familières à nos élèves, pour le fond du récit, puisqu'elles faisaient partie, sous leur ancienne forme, du Recueil classique des fables d'Esopé en usage dans les collèges (3). Il faut avouer néanmoins que, surtout dans les rédactions grecques, l'apologue éso-pique de Babrius est souvent méconnaissable. Voici, par exemple, la fable de *Mercure et les Arabes* telle qu'on la connaissait jusqu'ici (4):

« *Mercure* ayant un jour mis sur un char des mensonges et des ruses, se promenait ainsi par le monde. Arrivé au pays des Arabes, il y brisa son char vide (5) de marchandises. Les Arabes ne lui permirent pas d'aller dans d'autres lieux... » (Ici une dernière ligne que Coray déclare inintelligible et que nous n'essayons pas de traduire) (6).

(1) Fables 2, 8, 48, 54, 60, 61, 110, 112, 116, auxquelles on peut ajouter la 26^e dont il ne restait que deux vers, cités dans Suidas, et que M. Knoch, par une erreur alors bien excusable, rapportait à une autre fable (*Fragm.* 35).

(2) L'*Appendice* aux fables de Phèdre, fort indigne d'ailleurs du style de ce fabuliste, se trouve, entre autres éditions, dans celle de Schwabe, de Lemaire et dans la petite édition stéréotype de Tauchnitz. Les deux fables en question sont la 30 et la 31, répondant aux fables 103 et 84 de Babrius. Quant à la 95^e de Babrius, elle ne se rapporte que par la ressemblance du titre au n^o 30 de l'*Appendice* de Phèdre.

(3) Ce sont les fables 6, 7, 15, 24, 46, 80, 81, 92 et 121 du recueil de Babrius, répondant aux fables 24, 23, 29, 33, 25, 32, 31, 39 et 8 du recueil classique.

(4) Coray, n^o 403, p. 264, n^o 349 coll. de Furia.

(5) *Κενόν φορτίον*. Il est évident que le char devait être plein au moment de l'accident. Aussi M. de Furia a-t-il traduit en dépit du grec : *Ita ut onus omne decideret*.

(6) *Οὐδὲ τὰ κοινὰ τοῖς ἀνθρώποις ἐπιτελεῖν δυνάμενοι*. — De Furia : *adeo ea gens nec quæ communia sunt hominibus facere potest*.

Lisons maintenant le conte malicieux par lequel Babrius se venge de quelque mésaventure qui lui était arrivée dans un voyage en Arabie.

« Mercure ayant rempli un char de tous les mensonges, de toutes les tromperies et les ruses qu'il y ait au monde, parcourait la terre, allait de peuple en peuple, distribuant à chacun une petite part de sa marchandise. Parvenu au pays des Arabes, on dit qu'en chemin son char se brisa et s'arrêta court. Les Arabes, croyant la proie belle, pillent le marchand et vident le char, si bien qu'il dut rester là, faute de provisions, non faute d'hommes à visiter. Depuis ce temps, les Arabes sont (j'en sais quelque chose) fourbes et menteurs; il n'y a pas sur leur langue un seul mot de vérité. »

Cette prose rend mal la précision élégante des vers grecs, mais elle suffit pour faire voir que la pièce de Babrius pouvait passer pour vraiment inédite. Puissent les deux autres fables de l'ancien recueil, où les Arabes sont mis en scène (1), avoir appartenu au recueil primitif de Babrius et nous être un jour restituées avec le même bonheur.

Comparé aux textes de Planude ou d'Ignatius, Babrius ne garde pas toujours le même avantage. Il n'a guère d'autre nouveauté que celle du mètre quand on le rapproche de certaines rédactions faites d'après ses vers; par exemple, dans la fable intitulée *le Lion malade*, la plus longue et la plus belle du recueil. Quelques traits sont affaiblis ou omis dans la fable en prose, l'ensemble du récit a conservé une couleur antique, et cet atticisme ingénieux que les iambes de Babrius nous rendent aujourd'hui dans toute sa pureté. Mais tel était le discrédit des rédactions en prose qu'après le petit choix expliqué dans nos classes élémentaires, on ne lisait guère les apologues ésopiques. C'est à peine si quelque commentateur de La Fontaine les rappelait, au bas d'une page, comme la source où avait puisé notre inimitable fabuliste. On laissait oubliées dans les gros volumes de Furia et de Coray bien des grâces de style et d'invention, précieux témoignages d'un siècle élégant. Tout cela va renaitre à la lumière par la publicité rendue aux vers originaux de Babrius. Avianus y perdra beaucoup, son vers emphatique et souvent barbare, mal approprié d'ailleurs aux sujets qu'il traite, soutient rarement la comparaison avec les iambes corrects et simples du poète grec. Phèdre lui-même descendra un peu de cette haute estime où le place depuis longtemps le jugement des amateurs de l'antiquité. Par accident aussi nous retrouverons quelquefois à l'aide de Babrius la trace d'imitations qui jusqu'ici nous avaient échappé. Ainsi Horace et Babrius, dans la fable de *la Grenouille*

(1) Nos 118 et 465, Coray.

qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, suivent tous deux une tradition un peu différente de celle que Phèdre et après lui La Fontaine ont consacrée (1). Bentley trouve Horace, ou plutôt ses copistes, fort impertinents pour avoir supposé qu'un renard se gorge de farine :

Forte per angustam tenuis vulpecula rimam
Repererat in cumeram frumenti, etc.

Et là-dessus il écrit une de ces charmantes et spirituelles notes, dont M. Boissonade a retrouvé le secret, longtemps perdu, une note en latin, qui a tout l'intérêt d'un pamphlet littéraire. A coup de citations et d'autorités, il expulse le renard du panier où il s'est introduit, malgré les naturalistes, et met en sa place la *nitedula*, le mulot, notoirement connu pour mangeur de blé. M. Frédéric Jacobs, ingénieux défenseur d'Horace et du renard de la fable, va se réjouir d'apprendre que décidément l'apologue ésopeïque, si bien résumé par Horace, a passé par les mains d'un poète fort habile, de Babrius, qui n'a pas craint de choquer la vraisemblance, en offrant à la gloutonnerie du renard le *pain moisi* et la *viande* contenus dans la besace d'un berger (2). Comment M. Dübner, qui adresse à M. Jacobs ses *Remarques* sur Babrius, a-t-il oublié celle-ci qui allait si bien à l'adresse du bon et savant vieillard de Gotha? M. Boissonade eût applaudi, lui qui aime tant égayer les ennuis de l'annotation philologique, par ce qu'on appelait autrefois les aménités littéraires (3).

Qui sait d'ailleurs si, de ces divers rapprochements avec les fabulistes latins, on ne pourra pas tirer des inductions nouvelles sur la manière dont les contes d'Esopé se sont transmis jusqu'à nous. Il y a sur ce point des indices curieux dans le choix des personnages ou des circonstances qui, chez ces trois poètes, servent à mettre en scène la même moralité. On suivra mieux un jour la trace de ces études poétiques sur l'apologue; à travers les plus belles époques de la littérature grecque, on distinguera des familles de fabulistes, ou des familles de manuscrits, comme on a fait pour les fables latines (4), et par plus d'un point se trouveront ainsi éclairées les origines de la littérature française; car

(1) Babrius, *Fab.* 28; Horace, *Sat.* II, 3, v. 314-319; Phèdre, I, 24; La Fontaine, I, 3.

(2) Horace, *Epist.* I, 7, 29-34; Coray, *Fab.* 158; Knoch, *Fr.* 19. Cf. Jacobs, *Lectiones Venusinæ*, p. 90 et suiv. (T. V de ses *Œuvres mêlées.*)

(3) Voyez, par exemple, la note de M. Boissonade sur les Pygmées, *ad Fab.* 26, p. 57.

(4) Voir, sur ce sujet, l'excellente notice de M. Fleutelot sur Phèdre, dans la Collection de M. Nisard, et une dissertation récente de M. Tross.

on sait quel rôle a joué l'allégorie satirique dans les premiers essais littéraires de nos aïeux.

Mais l'intérêt tout historique de ces recherches ne doit pas nous faire illusion sur la valeur réelle des petits poèmes de Babrius et sur le talent du poète. Ces fables iambiques, même dégagées des interpolations évidentes ou seulement probables que renferme le manuscrit de Sainte-Laure, ne sont pas toutes des chefs-d'œuvre. Irréprochables peut-être sous le rapport du mètre, je les trouve quelquefois bizarres et peu décentes pour le choix du sujet ou pour l'expression. A cet égard, les fables les plus neuves ne sont pas les plus précieuses; sur dix, il y en a une charmante, *le Laboureur qui a perdu son hoyau*, et trois ou quatre (1) que l'on sacrifierait sans regret. Parmi les autres, à côté des meilleures pièces, comme *les Oiseaux* et *le Choucas* (même sujet que *le Geai paré des plumes du Paon*), *le Corbeau* et *le Renard*, *le Mulet*, et surtout *le Lion malade* (c'est-à-dire, *le Lion*, *le Renard* et *la Biche*), long récit de cent vers, entremêlé de discours, et qui semble un épisode anticipé du fameux *Roman du Renard*; à côté de ces pièces excellentes, on en remarque certaines qui font peu d'honneur au bon goût de Babrius et qu'on eût volontiers laissées dans la prose de Planude; telles sont la 34^e, *l'Enfant qui a mangé des entrailles d'une victime*, *le Chameau*, *le Cheval devenu vieux*, *le Statuaire* et *Mercury*. Je sais que l'esprit et la plaisanterie n'ont pas même mesure dans tous les siècles. Horace et avec lui la meilleure société de Rome s'amusaient aux quolibets grossiers de deux bouffons :

Prorsus jucunde cœnam produximus istam.

Mais ce qui n'est nulle part un mérite, c'est la recherche, c'est l'obscurité du langage, c'est la subtilité des conclusions morales à la fin d'une fable. Or, quelques-uns de ces défauts tiennent si bien au fond des nouvelles fables qu'il est difficile d'en absoudre l'auteur. Et certes, si, après les objections développées plus haut contre la critique un peu hardie de M. Dübner, il fallait chercher dans la nouvelle collection des traces d'un travail étranger et moins savant que celui de Babrius, sans sévir, au nom de l'iambe et de l'anapest, contre une foule de vers assez innocents d'ailleurs, je serais tenté de proposer une sorte de triage entre les fables du prétendu Babrius. Je proscrirais d'abord un conte licencieux qui n'est pas même à vrai dire un apologue, puis certaines descriptions trop naïves, bien des fables dont la moralité

(1) Fables 48, *Mercury* et *le Chien*; 54, *l'Eunuque* et *le Sacrificateur* (quoique M. Dübner en ait restitué le texte et le sens par une conjecture des plus heureuses); 116, *Le Mari* et *l'Adultère*; et pour cause de platitude, 61, *le Chasseur* et *le Pêcheur*; 110, *le Chien* et *son Maître*.

obscur ou fausse se rattache pourtant d'une manière intime au récit qui les précède; je demanderais surtout s'il n'est pas singulier de trouver dans un recueil si court, à très-peu de distance l'une de l'autre, deux et même trois fables différentes, consacrées à la même idée morale? La grenouille qui veut devenir aussi grosse que le bœuf, le lézard qui veut devenir aussi long qu'un serpent, et le milan qui perd sa voix naturelle pour avoir voulu imiter celle du cheval (1), sont-ce là trois jeux du même poète, ou les essais de trois poètes différents sur un seul thème? J'en dirais autant des deux apologues, *le Chêne et le Roseau*, *le Sapin et la Ronce* (2), que je vois aboutir à une seule et même moralité.

Mais, jusqu'à plus ample informé, jusqu'à découverte nouvelle (M. Minoïde Minas vient de repartir pour la Grèce), ne vaut-il pas mieux réserver ces questions délicates et suspendre tout jugement absolu sur le caractère de Babrius? Ce qui est certain, c'est que nous possédons aujourd'hui la moitié d'un des anciens recueils de fables en vers sur lesquels les moines du moyen âge ont composé leurs froides paraphrases ou leurs informes abrégés. Le manuscrit, unique et incomplet de ce recueil, est d'ailleurs fort incorrect, et il faut le corriger, soit par une étude comparative des textes mêmes qu'il contient, soit par le rapprochement des rédactions en prose, soit au nom de la métrique ou de la grammaire, par des restitutions conjecturales. Voilà ce qu'a fait M. Boissonade avec le savoir et la sagacité que nous lui connaissons. Tantôt par de très-faciles changements, il répare les fautes du copiste comme dans la fable xviii (*Borée et le Soleil*), où de *μῦλλον* il fait *μυλλόν*, *une toison, une tunique* (3), de *ἄλλην* ou *ἄλλην*, *ἀλέτην*, *la chaleur*; dans la fable xxxi (*la Belette et Vénus*, c'est-à-dire *la Belette changée en femme*), où de *γάμου δὲ δαιτί δέδυτο*, leçon inintelligible du manuscrit, il a tiré *γάμου δὲ δαιτὴ λείυτο*, *le festin de noces fut interrompu*; dans la fable cxix (*la Statue de Mercure*), où il restitue à la fois le mètre et le sens en remplaçant *καίνην* par *καυτήν* (4). Tantôt il s'aide avec bonheur des leçons que lui offrait Suidas, où Babrius est si souvent cité; mais, en pareil cas, il distingue avec soin les citations prises d'une autre rédaction que celle du manuscrit de Sainte-Laure. Souvent, enfin, il

(1) Fables 28, 41, 73.

(2) Fables 36, 64.

(3) Cf. Fab. 93, v. 7, où la même faute se retrouve, mais déjà corrigée à la marge du manuscrit.

(4) La faute provenait de la confusion des deux sons *αι* et *ε*, devenus identiques dans la prononciation du grec dès une époque fort ancienne. M. Dübner remplace de même et fort à propos *ἐξολείται* par *ἐξολείτε* dans la fable 61, *le Chasseur et le Pêcheur*.

signale à de plus heureux, ou, comme il aime dire, à de plus habiles, les fautes qui ont résisté à tous ses efforts.

Malgré l'*errata* de la grande édition, malgré plusieurs corrections introduites par M. Boissonade dans le tirage à part du texte destiné à nos colléges, il restait encore bon nombre de passages corrompus où pouvait s'exercer l'esprit des philologues. Souvent admis aux confidences de l'éditeur de Babrius, M. Dübner lui avait suggéré plus d'une leçon nouvelle, accueillie avec cette bonne grâce que M. Boissonade met aux plus petites choses. Il a trouvé encore sur la dernière recension de l'helléniste français, l'occasion de plusieurs conjectures ingénieuses. C'est ainsi que dans une très-courte, mais très-agréable allégorie, *les Noces des Dieux*, le mot ἐλάστω au second vers produisait un double embarras pour le sens et la métrique. En lisant ἐν ἐσχάτῳ (κλίρω), M. Dübner remédie au mal : « Les dieux prenaient femme, Polemos (le dieu de la guerre), arrivant le dernier, ne trouva plus à prendre que l'Injure, etc. » Dans la fable XLIX, il remplace utilement par πταίη le mot πίπτη, qui n'offrait pas dans ce discours de la Fortune un sens raisonnable. Dans la fable XII, il recompose, à l'aide de deux conjectures très-vraisemblables, les derniers vers de la morale qui offraient une construction pénible et une idée obscure. Mais, en général, il se donne pour ces corrections une liberté qu'on a besoin d'excuser par l'aveu même qu'il en fait avec une entière franchise. Nous croyons même que, çà et là, il eût pu ranger parmi les jeux de sa critique telle correction présentée avec confiance comme à peu près certaine ou nécessaire. Par exemple, dans la première fable, le lion provoque l'homme à un combat singulier; l'homme, armé de son arc, prie le lion de rester à distance, et décoche un trait qui lui traverse les flancs. Le lion s'enfuit; et comme le renard lui conseille de retourner à l'attaque, il répond : « Quand le messenger qu'il envoie est si terrible, je vois bien ce qu'il doit être lui-même. » Au lieu de γινώσκω, je vois, je reconnais, M. Dübner veut lire πιτρώσκων, mais il affaiblit par là l'opposition si énergique de αὐτός et ἀγγελος, l'homme lui-même et son messenger (1); il ne remarque pas que le verbe γινώσκω se retrouve plus haut dans les paroles de l'archer au lion : γνώση τί σοι ποιητόν ἐστιν. Prenons bien garde de donner trop d'esprit à Babrius. Dans la fable LXXIII, le texte dit : « Le milan avait une autre voix aiguë. » M. Dübner change ἄλλου en ἄλλοτε, ce qui améliore évidemment le sens; mais εἶχει (imparfait de χέω) pour εἶχε me paraît moins sûr, malgré l'avantage qui en résulte pour le mètre. Avoir une voix n'est pas un gallicisme très-

(1) Je remarque que cette opposition est conservée dans le quatrain d'Ignatius Magister. Edit. Coray, p. 183.

choquant dans un poète qui appelle ailleurs (1) la mer un *élément ennemi* (στοιχείον ἐχθρόν), et qui lui fait prendre une voix de femme (γυναικείην λαλοῦσα φωνήν). Beaucoup d'autres conjectures de M. Dübner corrigent sans effort des fautes de métrique plus ou moins graves transmises dans le manuscrit. Mais on peut dire que le travail de la critique n'est pas épuisé sur le texte de Babrius. Quelques glanes seront recueillies encore dans les grammairiens, quelques altérations de la copie de Sainte-Laure céderont à une étude plus attentive, éclairée (2) d'ailleurs par la collation nouvelle qu'en doit faire M. Minas, s'il ne peut réussir à acheter l'original.

Il nous reste maintenant à apprécier en quelques mots les deux traductions de Babrius, publiées en même temps que le texte grec, l'une par M. Boissonade, l'autre par M. Boyer.

A vrai dire, Babrius est, pour le fond, déjà traduit dans toutes les langues, car on compte à peine dix de ses apologues dont le sujet soit complètement neuf. Mais ce qui est presque toujours neuf dans son livre, l'élégance, la précision expressive du style, la vivacité d'une mise en scène que seconde heureusement le mètre iambique, tout cela offrait au traducteur philologue et homme de goût bien des difficultés. Grotius eût peut-être osé les combattre en poète; plus modeste que Grotius et aussi trop pressé de livrer au public ces pages impatientement attendues, M. Boissonade se contente d'animer sa prose latine de toutes les grâces qui peuvent s'unir avec l'exactitude. Il ne craint pas au besoin de forger un mot utile pour traduire quelque vive épithète, ou de détourner légèrement une expression classique de son sens vulgaire pour l'appliquer à certaine finesse de langage, autrement intraduisible dans le poète grec. C'est ainsi que dans la belle fable du *Lion malade*, le renard, qui amène traitreusement la biche auprès du roi des animaux, reçoit chez Babrius l'épithète d'ἀγωγός. Le traducteur latin a trouvé dans Sénèque le nom de ces hommes qui jouaient, aux élections de Rome, le rôle

(1) Fable 71 où l'on ne peut supposer aucune altération dans les mots que nous en avons cités.

(2) Par exemple dans la Fable 28, pourquoi n'avoir pas lu, au dernier vers, πύστιτα, *l'embonpoint*, au lieu de πούστιτα ou ποσούστιτα, termes vagues et abstraits qui vont mal au langage de la Grenouille parlant d'un bœuf? M. Boissonade et M. Boyer, dans leur traduction, se sont vus forcés, par les idées mêmes, de suivre un sens analogue (*vastitatem* — *grosseur*). Fable 108, v. 17, M. Dübner relève avec raison ἀλφιτών πλῆθος (leçon de M. Boissonade), ou πλήρη (leçon du manuscrit). Il faut ici un terme plus spécial qui réponde à σωρός (ὄσπριον) et πίθοι (σύκων) qu'on lit dans le vers suivant. Ce mot ne serait-il pas tout simplement πήρη pour πῆρα, *besace*, *sac*, employé plusieurs fois ailleurs par Babrius, notamment fable 86.

d'entremetteurs, *pararii*. Employé au féminin, *pararius* lui fournira fort à propos un équivalent du mot grec. Il faut bien connaître les ressources d'une langue pour suppléer ainsi à sa pauvreté par des inventions que ne réprouvent ni le bon goût ni la grammaire.

Après M. Boissonade, la tâche de M. Boyer était encore délicate. D'ailleurs, travaillant presque au jour le jour sur les épreuves que lui communiquait l'obligeance de M. Boissonade et de son digne éditeur M. Firmin Didot, le traducteur français n'a pas toujours échappé à une sorte de contrainte dont la trace se retrouve dans son style. S'il eût pu étudier librement tout le recueil, comparer les versions déjà connues des apologues de Babrius, se pénétrer des habitudes de langage particulières au vieux fabuliste, cette traduction offrirait plus de justesse et d'unité ; elle se rapporterait plus fidèlement au dernier texte adopté par M. Boissonade. Au reste, M. Boyer a déjà fait ses preuves, comme traducteur, dans des études consciencieuses sur Sophocle. Il n'aura donc pas à chercher bien loin les exemples d'une méthode plus sûre. Disons mieux, disons avec une sincérité garantie par nos restrictions mêmes, qu'il y a dans son Babrius des pages fort heureusement traitées et qui peuvent servir de modèle à l'auteur pour perfectionner le reste en suivant les améliorations que la critique apporte chaque jour au texte original. M. Boyer aura le premier servi de guide aux lecteurs français de Babrius, et son petit livre complète déjà fort utilement la grande édition de M. Boissonade. Mais tout honneur engage, M. Boyer ne l'oubliera pas.

Félicitons-nous, en terminant, de l'heureuse impulsion donnée par de telles découvertes à nos études philologiques et littéraires. Babrius vient à peine de paraître, et voici un autre missionnaire du ministre de l'instruction publique, M. Le Bas, qui nous rapporte de Grèce deux mille inscriptions inédites, tandis que M. Villemain met en voie d'exécution un recueil général d'épigraphie latine : c'est dignement servir les intérêts du pays que d'offrir ainsi un noble aliment aux travaux paisibles et dévoués de l'intelligence.

E. EGGER.

(Extrait du *Journal général de l'instruction publique*.)